

la manufacture de livres



MARS —————> AVRIL

Programme Mars - Avril 2026

P.5

Maudite soit la guerre

GWENAËL BULTEAU

05/03/2026

P.7

3 questions à

GWENAËL BULTEAU

P.9

La Fin de la récré

LUC CHOMARAT

02/04/2026

P.11

Entretien avec

LUC CHOMARAT

P.13

Le Sang de la bête

FRÉDÉRIC PAULIN

12/03/2026

P.15

Des garçons comme il faut

SERENA GENTILHOMME

12/03/2026

P.17

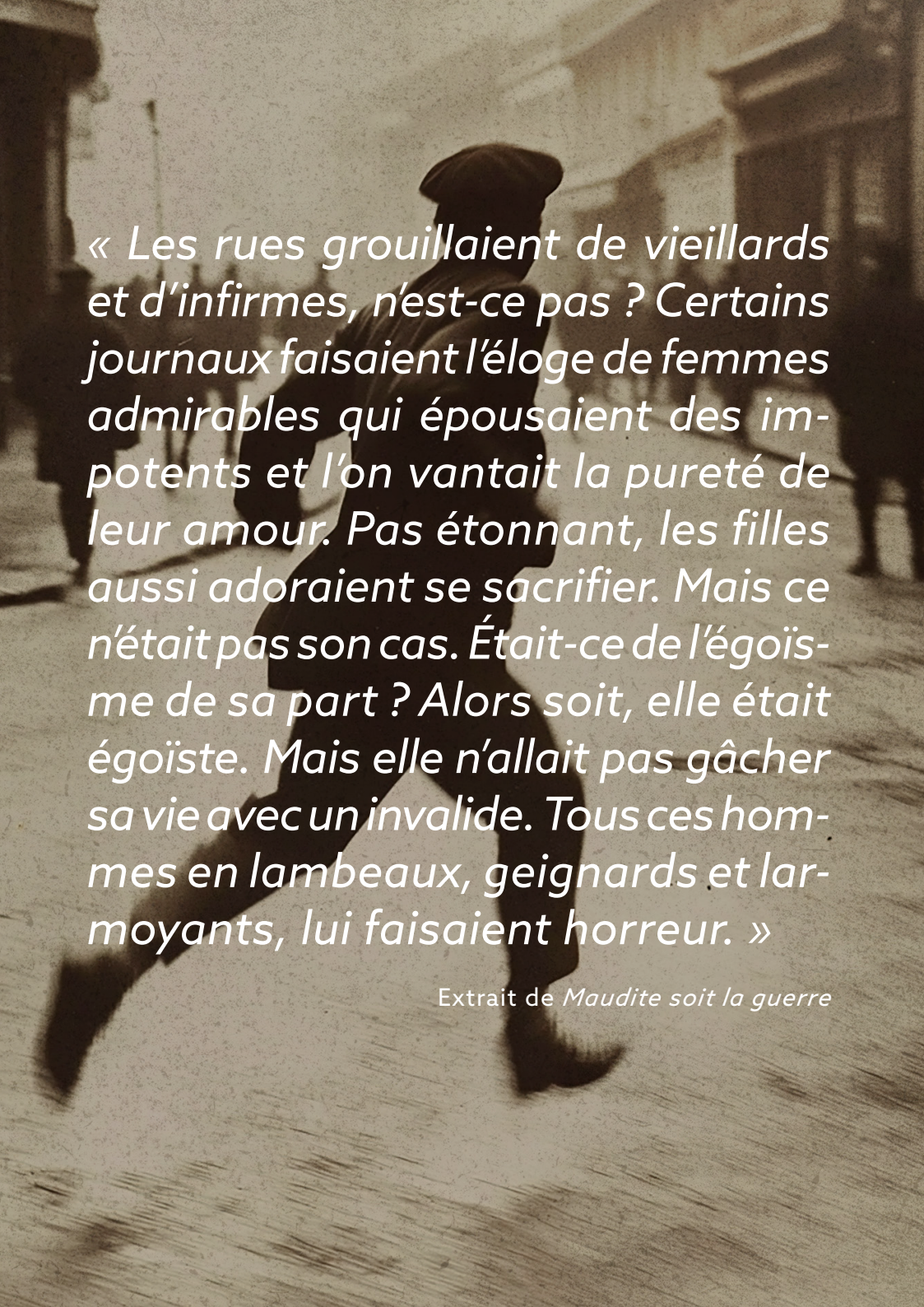
Lyon, capitale du crime

AMOS FRAPPA

SOUS LA DIRECTION DE

NICOLAS DELESTRE

19/03/2026



« Les rues grouillaient de vieillards et d'infirmes, n'est-ce pas ? Certains journaux faisaient l'éloge de femmes admirables qui épousaient des impotents et l'on vantait la pureté de leur amour. Pas étonnant, les filles aussi adoraient se sacrifier. Mais ce n'était pas son cas. Était-ce de l'égoïsme de sa part ? Alors soit, elle était égoïste. Mais elle n'allait pas gâcher sa vie avec un invalide. Tous ces hommes en lambeaux, geignards et larmoyants, lui faisaient horreur. »

Extrait de *Maudite soit la guerre*

05 MARS 2026
280 pages - 20,90 €
ISBN : 9782385533113

APRÈS LE SUCCÈS DE *MALHEUR AUX VAINCUS*, LE RETOUR DE GWENAËL BULTEAU

FICTION



Maudite soit la guerre

GWENAËL BULTEAU

1917. La Grande Guerre a transformé Paris. Les Poilus en permission hantent les rues tandis que les femmes sont mobilisées pour faire fonctionner l'économie du pays. Sentiments patriotiques, peur des espions allemands et traque des déserteurs agitent la ville.

Jeanne, jeune actrice, rêve de scène et d'évasion. Elle aime Maxence, apprenti aux Halles, impatient d'être mobilisé pour accomplir son devoir tout en suivant les traces de son père. Quand un meurtre frappe leur quartier, le commissaire Soubielle commence à enquêter dans le voisinage. Ce qu'il va découvrir dépasse le banal fait divers : entre secrets de familles enfouis et loyautés déchirées, c'est le poids d'une époque où chaque choix peut dissimuler une trahison.

Gwenaël Bulteau nous plonge dans une fresque familiale et policière au cœur d'un Paris méconnu et à bout de souffle. Avec *Maudite soit la guerre*, il confirme une fois de plus son talent pour raconter les tourments humains dans les zones d'ombre de l'Histoire, là où le destin des hommes vacille.



Né en 1973, **Gwenaël Bulteau** est professeur des écoles. Particulièrement attiré par le genre noir, il a publié *La République des faibles* (2021), *Le Grand soir* (2022) et *Malheur aux vaincus* (2024) à La Manufacture de livres. *Maudite soit la guerre* est son quatrième roman.

3 QUESTIONS À GWENAËL BULTEAU

La représentation de la Première Guerre Mondiale est souvent celle du front. Dans votre roman, l'intrigue se situe dans Paris. Comment avez-vous choisi ce décor singulier ?

Paris, lieu de tous les fantasmes. Beaucoup de soldats y venaient en permission pour passer du bon temps. Cette parenthèse hors de la guerre, lorsqu'elle se terminait, provoquait chez eux de l'amertume.

J'avais envie d'écrire un polar où la guerre soit à la fois lointaine et omniprésente. Nous sommes loin du front mais la guerre structure la société : l'économie avec les usines d'armement, le quotidien avec les privations, le rapport à autrui avec les jalousies et les haines diverses. Dans le roman, nous sommes au début de l'année 1917, un moment clé de la guerre. Le moral du pays est en berne. L'Union Sacrée vacille : la guerre est plus longue qu'annoncée, les batailles de la Somme et de Verdun ont provoqué des hécatombes et l'hiver 1917 à Paris est le plus froid depuis longtemps. Cette atmosphère crépusculaire sert de toile de fond à mon polar. Un homme est retrouvé mort chez lui, abattu par balle. Au cours de son enquête, le commissaire Soubielle va se heurter à cette société en guerre où règnent la paranoïa, les dénonciations, la jalousie et le désespoir. D'ailleurs, j'étais très heureux de retrouver ce personnage qui apparaissait dans mon premier roman *La République des faibles*.

J'ai été frappé par l'incompréhension existant entre les soldats du front et le reste du pays. Les soldats connaissaient la réalité du terrain tandis que les gens vivant à l'arrière subissaient la propagande et se faisaient des représentations erronées de la situation. Par exemple, les soldats n'aimaient pas qu'on les appelle des poilus parce qu'ils trouvaient ce terme dévalorisant. Cette incompréhension était exacerbée à

Vos deux personnages principaux sont de jeunes amoureux, dont le couple et les familles respectives se heurtent à la guerre. Pourquoi avez-vous décidé d'écrire de jeunes personnages pendant cette période ?

mobilisé. Pour lui, c'est une question d'honneur et de loyauté. Sa petite amie, Jeanne, rêve de théâtre, dans un monde où les femmes connaissent un moment d'émancipation. Elles peuvent accéder à des emplois nouveaux grâce au départ des hommes, qui ne sont plus là pour les surveiller. C'est pourquoi elle est contente que son père soit parti se battre lui aussi. En revanche, elle appréhende le départ de Maxence. Elle est plus terre à terre, plus consciente des risques qu'il encourt. En temps normal, ces jeunes verraient l'avenir s'ouvrir devant eux. Hors là, leur horizon est haché par la guerre, par la culture de la violence qui gangrène la société dans son ensemble. J'avais envie d'exprimer leurs émois, leurs certitudes, leurs doutes. Leur amour peut-il survivre à la guerre ? Jusqu'à quel point sont-ils prêts à se sacrifier pour l'effort collectif ?

Comme dans vos précédents romans, il y a une part importante de reconstitution historique dans votre écriture et votre intrigue. Quel a été votre travail de documentation ?

avec Annette Becker et Françoise Thébault avec *Les femmes au temps de la guerre de 14*. Le travail de documentation est primordial en amont de l'écriture, ensuite, je mets mes notes de côté pour développer les personnages et l'intrigue. C'est l'enjeu du roman historique : rendre l'histoire sensible par le biais du romanesque. Une fois le cadre narratif posé, une fois que les personnages ont pris leur envol, je reviens à la documentation pour ajouter ou vérifier des détails, faire la chasse aux anachronismes, afin de permettre au lecteur de s'immerger dans l'Histoire.

Les jeunes hommes sont mobilisés à l'âge de vingt ans, parfois même avant lors des dernières années du conflit. Ils se retrouvent écartelés entre l'appel du devoir et la peur de la guerre. La question se pose : y aller ou pas ? Maxence est un jeune homme un peu voyou, qui se livre à des petites escroqueries, des cambriolages, mais sa position sur la guerre est claire : il veut partir se battre et ainsi suivre les traces de son père, lui-même

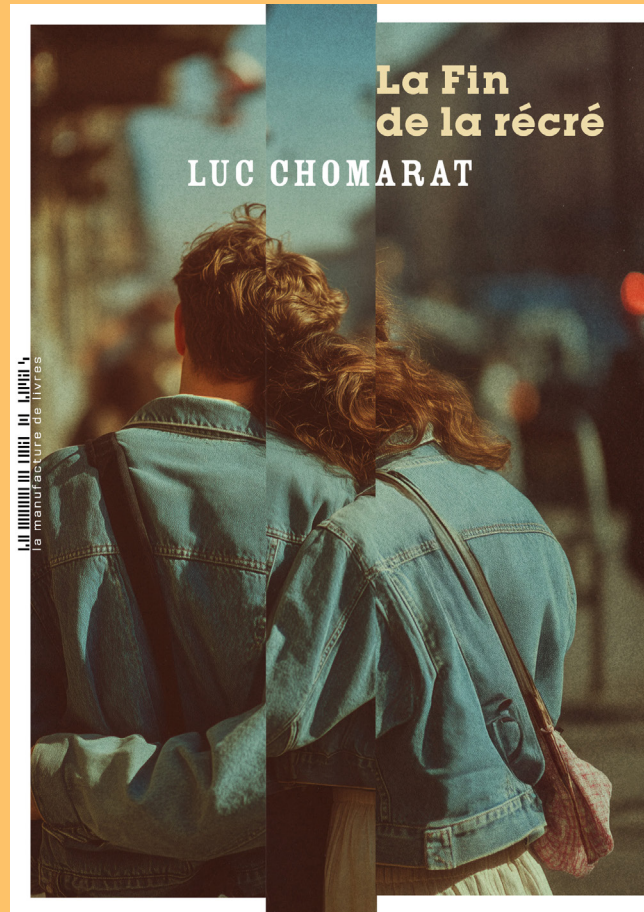
mobilisé. Pour lui, c'est une question d'honneur et de loyauté.

Sa petite amie, Jeanne, rêve de théâtre, dans un monde où les femmes connaissent un moment d'émancipation. Elles peuvent accéder à des emplois nouveaux grâce au départ des hommes, qui ne sont plus là pour les surveiller. C'est pourquoi elle est contente que son père soit parti se battre lui aussi. En revanche, elle appréhende le départ de Maxence. Elle est plus terre à terre, plus consciente des risques qu'il encourt. En temps normal, ces jeunes verraient l'avenir s'ouvrir devant eux. Hors là, leur horizon est haché par la guerre, par la culture de la violence qui gangrène la société dans son ensemble. J'avais envie d'exprimer leurs émois, leurs certitudes, leurs doutes. Leur amour peut-il survivre à la guerre ? Jusqu'à quel point sont-ils prêts à se sacrifier pour l'effort collectif ?

J'avais déjà en tête les écrits de Dorgelès, Barbusse ou Genevoix qui sont des témoignages essentiels sur le conflit. J'ai découvert également Léon Werth avec *Clavel Soldat*, un voyage dans l'absurdité de la guerre. Pour reconstruire la société de l'époque, je me suis appuyé sur des historiens, en particulier Stéphane Audouin-Rouzeau, avec son *14-18 Retrouver la Guerre*, en collaboration

« Luc Chomarat capte les aspects universels du passage du temps avec une acuité poignante. »

Le Monde



FICTION

« Une élégance sans afféterie et un humour qui évite la nostalgie facile, mais laisse une petite boule d'émotion dans la gorge. »

Télérama

GRANDIR, AIMER, SE PERDRE : LE ROMAN D'UN ÂGE INTENSE ET MALADROIT

La Fin de la récré

LUC CHOMARAT

« Ce qu'on avait pris pour un âge d'or, c'était juste ce moment où tout était possible dans nos vies, on était jeunes on était avec des jolies filles on conduisait des vieilles bagnoles on partait en vacances au bord de la mer et on allait devenir riches et célèbres et plein d'autres choses agréables. »

À Saint-Étienne, le fils du professeur a grandi et découvre à présent les désirs, les rêves et les tourments de la vie adulte. Il y a les discussions sans fin au café, le dernier album des Ramones déniché chez le disquaire, la menace du service militaire, les films américains avec De Niro au Meliès et les filles. Enfin, une en particulier. Avec Aurore, c'est la douleur des premiers chagrins, la découverte de la sexualité et les balbutiements de la vie commune, comme une grande répétition générale intense et maladroite de ce que serait le monde adulte. Mais tout âge d'or se termine un jour... pour laisser place à ce qu'on appelle, peut-être, la vie.

Avec *La Fin de la récré*, Luc Chomarat nous émerveille en ravivant un souvenir aussi intime qu'universel : celui du passage à l'âge l'adulte, fait d'expériences et de tentatives. Entre humour et mélancolie, il dessine le portrait d'une génération qui espère vivre différemment de ses parents, avant d'être rattrapé par la réalité d'un monde qui change.



Luc Chomarat a publié à 22 ans son premier roman qui lui a valu de figurer sur la liste du *Magazine littéraire* des auteurs les plus prometteurs. Il s'illustre d'abord dans la littérature noire et reçoit le grand prix de littérature policière en 2016. Il a publié cinq romans à La Manufacture de livres.

ENTRETIEN AVEC LUC CHOMARAT

La Fin de la récré raconte d'une très belle manière, entre humour et mélancolie, le passage à l'âge adulte d'un jeune garçon qui vit son premier amour. Comment avez-vous renoué avec ces premières fois ?

Eh bien d'abord, je suis toujours aussi maladroit. Et puis, *It's never as good as the first time*, on n'oublie pas ses premières fois. Par ailleurs, les choses ne changent pas autant qu'on pourrait le croire. Les jeunes couples d'aujourd'hui ont la même arrogance et la même fragilité qu'alors, ils sont emportés par les mêmes désirs, et reproduisent les mêmes erreurs. Il y a toujours une découverte un peu chaotique de l'autre, là-dessus on n'en sait pas beaucoup plus qu'avant. Les années qui passent n'épuisent pas le sujet.

Le passage à la majorité, la petite vingtaine, est un âge très ambigu, où l'on a l'impression de vivre une vie d'adulte, on est persuadé d'avoir droit aux mêmes privilèges, mais on ne veut pas porter les mêmes fardeaux. L'indépendance financière n'est pas encore acquise, ce qui n'est pas sans conséquence. Comme me le disait un ami à l'époque, « il n'y a que deux races de gens : les parents et les enfants. » Je crois que c'est assez vrai.

La voix de votre narrateur traverse le texte avec beaucoup de justesse : profonde, hésitante, énervante, lucide. Comment avez-vous travaillé ce regard adolescent pour qu'il devienne une véritable force littéraire, et non un simple point de vue ?

Le personnage est défini par son immaturité, sa virginité tant physiologique qu'affective, son ignorance des situations nouvelles qui se présentent à lui. Il dispose en contrepartie d'une grande intuition et, avec l'aide de l'auteur, d'une cer-

taine facilité d'expression. Cela crée une légère tension, ce mélange d'humour et de mélancolie dont vous parlez. Et ça traduit aussi quelque chose de prométhéen, que je crois assez universel : il est coincé entre un désir de régression et la volonté d'assurer devant sa chérie.

J'ai veillé à ce qu'il soit toujours honnête avec le lecteur, qui est donc toujours en avance sur lui, connaissant déjà ce qu'il est en train de découvrir. Je pense que cela rend la fin plus étonnante, quand il choisit d'affronter la réalité. J'ai volontairement dilaté les moments d'attente ou de banales conversations, pour passer sur ce qui présentait un caractère événementiel. Il me semble que c'est un des tours que nous joue la mémoire, et pour tout dire je trouvais ça plus intéressant.

Des références de la fin des années 1970 irriguent le roman, que ce soit des musiques, des films ou des événements...

Cette époque est-elle un décor ou un véritable moteur narratif et émotionnel ?

Le mouvement punk, en 1976-1977, a été très important, philosophiquement et artistiquement. Pour la première et la dernière fois, il n'était pas nécessaire de savoir faire quelque chose pour le faire. Le plaisir passait avant le savoir. En ce sens, les personnages sont vraiment des produits de cette époque, juste avant les années 1980 qui vont marquer le retour d'une forme de réussite valorisant moyens techniques et financiers, ce qui va les dérouter. Le punk rock c'était une forme de candeur joyeuse qui vous marquait pour la vie, une promesse qui n'a pas été tenue.

Quant à l'époque elle-même... On chercherait en vain dans le cinéma américain d'aujourd'hui un film de l'ampleur et de la charge émotionnelle de *Deer hunter* de Michael Cimino. *Ramones*, *Rock'n'Roll with the Modern Lovers*, *Trans-Europa Express* étaient des disques majeurs. On lisait Selby et Brautigan. Je ne dis pas « c'était mieux avant » mais « c'était pas si mal »...

LES POINTS FORTS

1 Un auteur récompensé par de nombreux prix littéraires : Grand Prix de littérature policière, Prix des lecteurs Quais du Polar, Étoile du polar Le Parisien, Prix Mystère de la Critique...

2 Un roman noir adapté en unitaire sur France Télévisions sous le titre *La Mort est dans le pré*, réalisé par Olivier Langlois

3 Un polar original et contemporain sur des enjeux économiques liés à notre consommation animale : entre militantisme, surproduction et chaînes de distribution

FRÉDÉRIC PAULIN LE SANG DE LA BÊTE



Un policier est retrouvé assassiné dans un abattoir, un post-it « Peuvent-ils souffrir ? » posé sur son corps. Rapidement, un groupe de défenseurs des animaux est mis en cause. Mais l'enquête de l'IGPN, menée par Étienne Barjac, va venir révéler ce qu'il se passe réellement dans les abattoirs, lieu où s'entrechoquent vies professionnelles et enjeux économiques.

12 MARS 2026 - 248 pages - 14,90 € - ISBN : 9782385533212

« Il y a d'abord l'odeur. C'est une odeur écœurante, âcre, qui oblige à ne plus respirer que par la bouche et qui rappelle en permanence ce qui se passe derrière les murs gris. Une odeur de viande. Une odeur de mort. Parce que derrière ces murs gris, des milliers de bovins sont mis à mort, désossés, découpés et finalement conditionnés pour être vendus dans la grande distribution, chaque jour. Vingt mille tonnes de viande sortent chaque année de l'abattoir. Cette année, il y aura quatre-vingts kilos de plus. Oui, le capitaine Pierre Luchaire devait peser quatre-vingts kilos. »

UNE RÉÉDITION DU ROMAN LA PESTE SOIT DES MANGEURS DE VIANDE, PARU EN 2017

LES POINTS FORTS

1 Un livre inédit autour du massacre du Circeo qui a marqué l'Italie des années 1970, analysé par des figures majeures comme Pier Paolo Pasolini ou Umberto Eco

2 Une autrice passionnée de fait-divers, qui avait déjà consacré un ouvrage à un fait-divers italien (*Ce que ça fait de tuer*, 2019)

3 Le récit d'un fait-divers méconnu en France, en prise directe avec nos réalités contemporaines



SERENA GENTILHOMME DES GARÇONS COMME IL FAUT

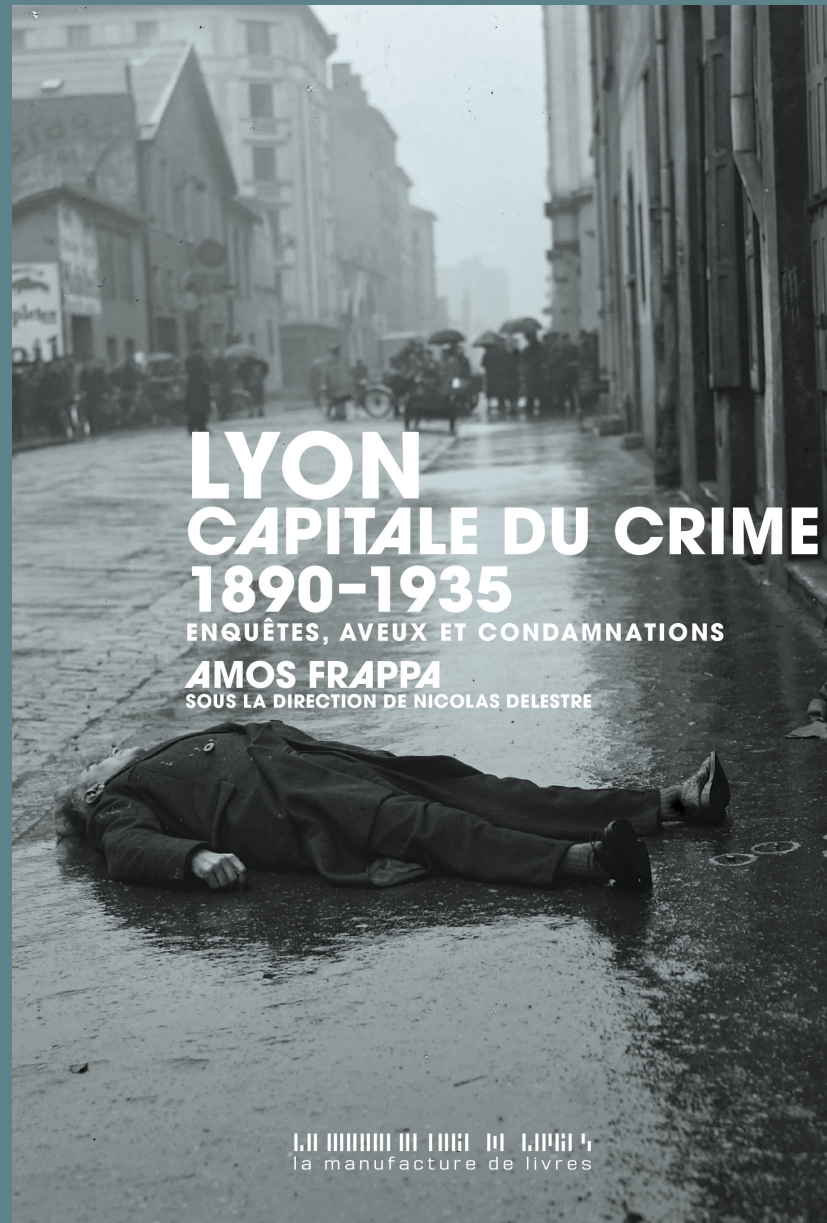
Rome, 1975. Donatella Colosanti et Rosaria Lopez sont découvertes dans un coffre de voiture. Torturées et séquestrées pendant trente-six heures, l'une d'entre elles est déjà morte depuis plusieurs heures lorsque la police intervient. Les coupables ? Trois fils de bonne famille, riches, protégés et nourris d'un mépris social envers les femmes et la classe populaire. Ce que l'on a appelé « le massacre du Circeo » dépasse le simple fait divers. Véritable séisme sociétal, il constitue un tournant de l'histoire italienne.



12 MARS 2026 - 208 pages - 13,90 € - ISBN : 9782385533342

« Les flashes de Monteforte se déchaînent. La paix du fastueux quartier Trieste, marqué par les délires néo-gothiques de son architecte Coppède, est définitivement compromise et le sera pendant longtemps. Des téméraires quittent leur tranchée de confort pour s'approcher de la voiture cernée par les rubalises. Son coffre déglingué vient d'être ouvert. On y aperçoit un colis enveloppé dans une couverture, puis une silhouette de laquelle une plainte s'exhale : on l'a tuée, ma pauvre Rosaria, on l'a tuée. Déposée par terre, la couverture s'ouvre sur un sac en cellophane, où gît un corps au visage tuméfié, au ventre boursouflé. On extrait l'autre prisonnière. Ses yeux reflètent les ténèbres de la dantesque vallée d'abîme nébuleux, dont elle a eu un avant-goût pendant trente-six heures de sévices. »

ENTRE FAITS-DIVERS OUBLIÉS ET AFFAIRES UNIQUES,
UN LIVRE ILLUSTRÉ INÉDIT SUR L'HISTOIRE DE LA POLICE SCIENTIFIQUE



DOCUMENT

Préfacé par
Arnaud-Dominique
Houte, professeur à
Sorbonne Université

Postfacé par
Patricia Tourancheau,
autrice spécialiste
du fait-divers

Lyon, capitale du crime

1890-1935 · Enquêtes, aveux et condamnations

AMOS FRAPPA

SOUS LA DIRECTION DE NICOLAS DELESTRE

À la fin du 19^e siècle, les faits-divers monopolisent les une de journaux. Paris a ses « apaches » et Marseille, ses « nervis ». Moins connue pour ses faits-divers, la ville de Lyon a pourtant un poids déterminant dans l'histoire du crime et de sa résolution : c'est là que naît la police scientifique.

Parmi ses figures fondatrices, le docteur lyonnais Alexandre Lacassagne s'entoure de disciples et collègues tels qu'Alphonse Bertillon, Edmond Locard ou le suisse Rodophe Reiss. Progressivement, la discipline se structure, le modèle lyonnais devenant une référence tant dans les colonies comme l'Algérie qu'en dehors des frontières nationales, aux États-Unis et en Chine notamment. Des empreintes digitales au portrait-robot, ces innovations se perfectionnent au fil d'affaires uniques et de faits-divers aujourd'hui oubliés.

Porté par une richesse d'archives et d'illustrations, *Lyon, capitale du crime* est un document inédit où histoire criminelle et avancées scientifiques illustrent la naissance, sur plus d'un siècle, de la police scientifique moderne telle qu'elle existe à présent.



Professeur agrégé d'histoire, **Amos Frappa** explore la déviance et le maintien de l'ordre à l'époque contemporaine. Sa thèse est consacrée à Edmond Locard et la mise en place de la police scientifique. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Par l'encre et le sang : Une histoire de la police scientifique française*, chez Afitt.

UNE SCIENCE JUDICIAIRE PRÉCOCE

La série *Paris police 1900* et ses avatars alimentent l'idée que tout ou presque serait né au bord de la Seine en matière de police scientifique. La plongée dans les archives lyonnaises du XIX^e siècle impose de revoir de fond en comble cette impression. Pour commencer, la modernité policière ne campe pas dans la capitale, tant s'en faut. Vidocq, figure de proue de l'audace parisienne sous Napoléon, car ancien bagnard devenu policier, possède un *alter ego* lyonnais nommé François Rousset. Tout comme le « prince des voleurs », la « terreur des voleurs » chapeaute entre Rhône et Saône une petite brigade dédiée aux crimes. Si le service officieux de Vidocq œuvre en 1812 et celui officiel de Rousset, à partir de 1819, les papiers lyonnais révèlent l'existence d'un prédécesseur – le commissaire Garnier – installé dans ses fonctions dès 1805 avant d'être muté au Havre en 1808. Les autres villes françaises, Marseille et Nantes au premier chef, ne s'équipent d'une police judiciaire qu'à partir des années 1840.

L'extrême vigilance des autorités lyonnaises pour le maintien de l'ordre s'explique par l'histoire politique heurtée de la ville. Levée d'armes royaliste de 1793, double révolte des canuts – les ouvriers de la soie – en 1831 puis 1834, proclamation de la République de 1870... il faut donc surveiller la cité de près. La



Julie Marquet,
lingère iséroise
morte entre
les mains
d'une faiseuse
d'anges,
immortalisé par
Lacassagne.

précocité lyonnaise est également scientifique. La ville devient alors un pôle médical majeur. Non pas qu'elle ait été inexistante auparavant, l'invention de la seringue par le chirurgien lyonnais Pravaz en 1852 le rappelle. Seulement, cette cité ne jouait pas les premiers rôles. Ainsi, pendant une bonne partie du XIX^e siècle, seules trois facultés de médecine pouvaient décerner le doctorat : Paris, Strasbourg et Montpellier. Nombre d'étudiants lyonnais partaient donc après l'officiat. Or, en 1874, l'État, le conseil municipal et l'école préparatoire de médecine s'accordent pour fonder une faculté mixte de médecine et de pharmacie. Dès lors, les moyens mis à disposition changent. Les hospices civils de Lyon s'engagent par exemple à fournir à la nouvelle faculté au moins mille cadavres par an. Voilà pourquoi un certain Lacassagne vient postuler à la chaire de médecine légale en 1880.

Parallèlement, un drame national renforce cette vocation médicale : la perte de l'Alsace-Moselle en 1871. L'école de santé militaire de Strasbourg est transférée à Lyon, la première promotion de santards arrivant en 1888. Dès lors, tout est réuni pour

CONTACT LIBRAIRIE

Pierre Fourniaud

pierre.fourniaud@lamanufacturedelivres.com

CONTACT PRESSE

Agence Trames

Camille Paulian

camille@trames.pro

CONTACT COMMUNICATION & DIGITAL

Alice Martin

alice.martin@lamanufacturedelivres.com

CESSIONS ÉTRANGÈRES ET POCHE

Agence Trames

Violaine Faucon

violaine@trames.pro